

Le voyageur de l'éstran

Jean-Marie Dean

Etonnants voyageurs ! Quelles nobles histoires

Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !

Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,

Ces bijoux merveilleux faits d'astres et d'éthers,

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !

Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,

Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,

Vos souvenirs avec leurs écrans d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu ?

Charles Baudelaire

« Le voyage »

Les Fleurs du mal, 1857

Une enfance Granvillaise

Vincent s'arrêta en haut de l'escalier de granit qui descendait le long du rempart et qui menait à d'autres marches grossièrement taillées dans la falaise qui plongeait vers la grève du Nord. Il embrassa l'horizon du regard. Ce début de matinée du dimanche 18 novembre augurait une belle journée d'automne.

La mer venait calmement lécher les pieds du rocher fainéant. De chaque côté du caillou, de petites vaguelettes se posaient presque sans bruit sur les chemins de sable dont les bords recouverts de varech assourdisaient encore un peu plus cette paisible respiration matinale.

- C'est beau, hein ?
- Oui

Il ne l'avait pas entendu venir mais la voix posant la question ne lui était pas étrangère. En la formulant sobrement, José avait tout dit. Les deux hommes restèrent silencieux un instant, leur enfance était là devant eux, presque palpable. La grève du Nord, terrain de jeu des gamins de la haute ville, témoin immuable de joyeux moments de vie et d'insouciance, avait gardé intact cet étrange pouvoir de fascination et l'exerçait depuis des siècles sur les êtres qui l'approchaient.

José était ce fils d'immigré espagnol qui avait vécu avec sa nombreuse famille tout en haut de la rue St Michel, le père avait travaillé comme docker sur le port, le frère aîné de José avait fait la pêche côtière comme nombre de jeunes Granvillais de sa génération, lui était également devenu marin pêcheur puis il avait migré vers un poste de matelot à bord de la vedette *Les Epiettes*, le bateau des phares et balises.

Tous deux se connaissaient depuis toujours, Vincent habitait dans les années cinquante un appartement de la rue Notre-Dame à deux pas de la rue St Michel, à cette époque, le quartier cerné par la mer grouillait de vie et les cris des gamins se répercutaient sur les façades de granit des maisons, portés par les rafales de vent jusqu'à s'évanouir au fond des ruelles sombres.

Le vent était leur compagnon de jeu, fantôme omniprésent, il faisait parfois chanter les fils électriques perchés sur leurs potences, lambeaux de toiles d'araignées dédiés au transport du défunt 110 V, parfois précipités à terre lors des tempêtes hivernales.

Vincent goutait l'instant debout en haut de la muraille du Nord, ils restèrent silencieux un long moment, happés par le spectacle du ballet des goélands qui venaient à tour de rôle prendre le courant ascendant qui glissait le long de la falaise juste devant eux pour se laisser planer dans la brise légère.

- Je dois embarquer cet après midi, nous devons aller à Chausey dit José en jetant un regard sur l'archipel qui barrait l'horizon dans le nord-ouest.
- C'est moins dur que la pêche ! affirma Vincent.

Ils échangèrent une poignée de main, José disparut rapidement dans la rue de l'égout et se dirigea d'un pas alerte vers la place Camberton, le cœur du vieux quartier bordé au nord par la longue rue St Jean et au sud par celle de Notre-Dame qui menait vers l'église.

Vincent emprunta alors l'escalier tout en laissant trainer sa main droite sur la large rambarde granitique couverte de lichens et polie par le temps. Une fois de plus, il descendit les hautes marches avec une extrême lenteur, il s'accordait une plongée dans le temps.

Ayant atteint le premier palier, il s'arrêta pour regarder les deux veines de sable qui couraient de part et d'autre de la mare aux chats. Il n'en reste pas beaucoup dans le haut songea t il, le dernier coup de vent avait quasiment tout emporté et les pierres rondes, bousculées par la mer étaient maintenant apparentes et accentuaient avec force le décor minéral au pied de l'escalier. Il continua sa descente solitaire, sur sa gauche le schiste noir de la falaise était recouvert ici et là de lichens jaunes et gris clair, témoins organiques d'une belle qualité d'air.

Il inspira profondément désireux de ressentir l'odeur particulière de l'iode mêlée à celle des varechs encore humides de la dernière marée. Cette odeur, il la connaissait depuis des lustres et il aimait toujours autant qu'elle emplisse ses poumons. C'était la signature de la mer, la marque de sa présence.

Il s'approcha de la mare aux chats, comme nombre de mares et de rochers, elle avait été baptisé par les Granvillais. On racontait que c'était à cet endroit qu'on noyait les chats qui étaient particulièrement nombreux dans le passé, Vincent avait également entendu dire qu'il arrivait que parfois des chats soient précipités du haut de la falaise juste au bout de la rue de l'égout... Il y avait sûrement un fond de vérité à tout cela. Il avait encore en mémoire les pleurs lugubres qui perçaient la nuit quand les chats s'attardaient de longues heures au coin des ruelles. Leur présence avait toutefois un immense avantage, redoutables prédateurs, ils exterminaient les rats qui peuplaient les caves et greniers des maisons du XVIIème collées les unes aux autres et qui bien souvent communiquaient par les escaliers intérieurs et les trous dans les cloisons et les vieux parquets constitués de planches de bois récupérées sur les bateaux comme l'on faisait aussi à Nantes.

Un peu plus loin, le rocher fainéant imposait sa lourde silhouette marquant la fin des veines de sables et le début du grand banc posé au nord de la mare aux canards.

Vincent ignorait l'origine de son nom, mais il savait qu'il était le plus connu de la grève puisque placé en son centre et visible de partout, vierge de tout varech, couvert de bénis pointus et de petites vignettes blanches et grises, avatars de bigorneaux.

A droite, s'étendaient les faibles profondeurs de la mare aux canards, avec ses pierres affleurant le long de la veine rocheuse qui traversait l'espace jusqu'à la pêcherie et son

grand v de retenue d'eau. Pourquoi la mare aux canards ? Mystère, toujours est-il qu'il en gardait un souvenir douloureux puisqu'un jour, gamin, il canardait avec un copain un vaisseau – planche de bois et avait reçu derrière la tête la pierre qui devait couler ce navire ennemi, lancée par un bras trop proche, elle l'avait presque assommé.

En réalité, la grève recelait nombre de munitions dangereuses : des coquilles de praires, d'huitres, d'amandes qui, propulsées par des mains expertes, fendaient l'air en direction des silhouettes des gars du port quand ceux-ci avaient la hardiesse de venir défier les gars de la haute ville sur leur propre terrain. Il s'ensuivait de redoutables affrontements à quelques mètres de distance. Il n'y a jamais eu de blessé, les gamins protégés par les rochers esquivait avec talent et les éclats de calcaire marquaient de leurs empreintes blanches les endroits saillants libres dominant les épaisses couches de varech brun. C'était un temps où les enfants vivaient leurs jeunes années en totale liberté. Comment aurait-il pu en être autrement au bord de cette mer qui les attendait patiemment, un jour elle les posséderait tous et en garderait jalousement quelques uns dans ses profondeurs...

Vincent avait atteint le grand banc de sable qui, au-delà de toutes roches ouvrait ses ondulations tournées vers le large, c'était l'endroit où l'on se baignait lorsque la mer était basse dans les marées moyennes et il fallait aller loin pour trouver suffisamment de hauteur d'eau et nager. C'est là qu'un bel après midi, seul, il avait surmonté sa peur et avait effectué ses premières brasses, émerveillé de constater la flottaison de son corps. Une révélation. Une libération aussi effaçant d'un coup le mauvais moment vécu quelques mois plus tôt lorsque encore affublé d'une bouée, il s'était baigné dans l'avant port et avait appelé au secours sentant qu'elle se dégonflait. Un inconnu sur le quai s'était jeté à l'eau pour lui et l'avait ramené à l'escalier près de la forme de radoub avant de disparaître de sa vie après avoir sauvé la sienne.

Il aimait cette étendue de sable et l'avait retrouvé bien des années après pour y poser des lignes de fond, pièges invisibles, boîtées avec des bulots ou mieux avec des arénicoles sortis du sable vaseux de la plage d'Hacqueville. Il fréquentait ainsi les bars, les soles et les dorades grises qui s'aventuraient près de la côte au cours du flot. Une nuit d'hiver, alors qu'il était penché sur les hameçons recouverts d'algues brunes et encore ballotés par le jusant, il vit venir vers lui le trait lumineux d'une lampe qui transperçait la boucaille et le vent. La petite silhouette sous le ciré lui était familière.

- Alors ?
- Oh, seulement un bar et deux dorades, et toi ?
- Trois mulets tout justes bons à être donnés aux chats !

Polo hantait lui aussi la grève. Sa mère, une petite polonaise, avait été une figure de la haute ville et habitait la muraille du Nord, au dernier étage d'une maison qui dominait l'unique petit parking penché au bord de l'abîme de la falaise.